

SPECTACLES | MUSIQUE

CHLOÉ SAINTE-MARIE

Chante les blessures du peuple autochtone



AGNES GAUDET @

JOURNAL DE MONTRÉAL, PUBLIÉ LE: JEUDI 28 FÉVRIER 2013, 14H42 | MISE À JOUR: JEUDI 28 FÉVRIER 2013, 14H48



PHOTO D'ARCHIVES

Chloé Sainte-Marie

Toujours profondément habitée par les préoccupations du peuple autochtone, Chloé Sainte-Marie présente son spectacle en langue innue, aujourd'hui jeudi, au Centre Segal. Un spectacle qui tend la main... à l'autre. Elle répond à nos questions.

Ton spectacle s'intitule Nitshisseniten e tshissenitamin, Je sais que tu sais, en français, qui est également le titre de ton dernier album. Qu'est-ce que ça signifie ?

C'est d'abord une magnifique chanson d'amour. Elle s'applique à un individu, mais aussi bien sur le plan collectif, d'un peuple à un autre, «quand tu passes près de moi, je voudrais savoir ton nom», «ayons la force de nous aimer». Nous sommes arrivés ici il y a 400 ans. Les nations autochtones étaient là depuis mille ans. C'est la moindre des choses. Mais sur scène, je la chante en pensant à Gilles (Carles).

Décris-nous ce spectacle acoustique que tu présentes accompagnée des musiciens Réjean Bouchard et Gilles Tessier.

Ce spectacle fait l'éloge de la mobilité, de nos ancêtres, des anciens qui parlaient avec leur cœur. C'est un hymne au nomadisme. Montréal, New York, Paris, le centre-ville avec ces gratte-ciel, c'est le désastre de l'écrasement de la sédentarité, alors que le nomadisme, c'est le territoire, les chasseurs-cueilleurs, la préservation de la terre.

Tu chantes en langue innue, ce doit être très difficile ?

Oui, mais ça s'apprend. C'est Bibitte, mon amie Joséphine Bacon, une poète innue, qui m'a enseigné sa langue. C'est elle aussi qui a écrit mes enchaînements (en français). J'ai toujours dit que, dans les écoles primaires, il faudrait apprendre la langue de la nation autochtone du territoire comme langue seconde. Ce devrait être obligatoire, pour pouvoir communiquer avec eux. Le mohawk à Montréal, l'innu à Tadoussac, l'abénakis à Trois-Rivières. Il y a 11 nations, donc 11 langues sur le territoire.

On dit que tu chantes les beautés et les blessures du peuple autochtone. Quelles sont ces beautés et ces blessures ?

Les beautés, ce sont ces relations qu'ils avaient avec la terre et le territoire avant l'arrivée des réserves. Les blessures sont les réserves, les pensionnats, l'interdiction de parler leur langue, l'interdiction d'avoir leur propre spiritualité pour leur imposer le catholicisme. On a voulu tuer l'indien en eux. Il ne faut pas oublier que c'est le plus gros génocide de l'histoire de l'humanité : 50 millions de morts en Amérique. On ne le sait même pas. Dans l'histoire, on nous a toujours enseigné qu'il y avait les bons blancs et les mauvais indiens.

Que penses-tu du mouvement de protestation autochtone Idle No More (L'inertie c'est fini) qui manifeste contre le gouvernement Harper ?

C'est formidable! Leur enlever leurs droits territoriaux serait un scandale, 400 ans plus tard, alors qu'on devrait être en train de réparer nos fautes. Ça me pue au nez, ça me traumatise de voir qu'on peut encore s'enliser dans l'inconscience, dans la bêtise.

Crois-tu que la grève de la faim de Theresa Spencer a été utile ?

Je pense qu'elle a au moins servi à alerter l'opinion publique, les médias. C'est horrible qu'on soit obligé de mettre sa vie et sa santé en danger pour se faire entendre. Mais c'est beau de voir la puissance de l'attachement à son territoire.

Comment tes chansons (toutes des pièces de l'auteur-compositeur autochtone Philippe McKenzie) peuvent-elles être utiles ?

La chanson est un véhicule par lequel passent les émotions et par lequel on transmet un savoir, un passé, une mémoire. C'est comme un poème sur des notes et qui est parfois plus facile à apprendre, donc très démocratique. C'est important pour créer des ponts. En apprenant les langues autochtones, j'ai tout appris du peuple, de sa culture, de ses rêves et de ses rituels. C'est un pas vers l'autre.

Où en est ta vie professionnelle ?

Je fais quelques spectacles et je travaille à temps plein sur une collecte de fonds pour la Maison Gilles-Carle. On va présenter un grand spectacle à la Place des Arts. Tout de suite après, je vais passer quatre mois en studio pour enregistrer mon nouvel album – de poètes québécois – avec Réjean Bouchard et Gilles Tessier, mes magiciens, des prestidigitateurs, des fous savants.

Gilles Carle est décédé en novembre 2009. Songes-tu à refaire ta vie avec un autre homme ?

Non. Gilles est encore très présent dans ma vie et je n'ai pas envie d'une relation amoureuse. Je suis actuellement dans un passage très difficile à traverser. L'absence de Gilles est terrible. Il me manque beaucoup. Je lui parle comme s'il était là. Ça tient peut-être de la folie, mais quand on perd quelqu'un qu'on aime, on garde son esprit vivant. C'est plus difficile maintenant qu'au moment du décès. C'était tellement fou, j'étais bousculée et je ne me rendais pas compte du vide. Après, il y a eu tout de suite le spectacle en innu. C'est la première fois cet automne que j'ai eu peu de temps et que je prends conscience de son absence. J'ai passé 27 ans avec Gilles. Je l'ai connu à 18 ans. Il était toute ma vie, un amour absolu.

-
- Chloé Sainte-Marie sera au Centre Segal ce soir, dans le cadre de la série Femmes du monde. Pour les billets, voir le site centresegal.org.

Vos commentaires

En commentant sur ce site, vous acceptez nos conditions d'utilisation et notre netiquette.

Les commentaires sont modérés. Vous pouvez également signaler aux modérateurs des commentaires que vous jugez inappropriés en utilisant l'icône. 